

presque tous auraient voulu une paire de pistolets ; malheureusement il n'y en avait pas pour tout le monde. Dès leur arrivée, les plus jeunes s'étaient élancés sur les chevaux de bois ; les poupées et les boîtes à ouvrage étaient échues aux demoiselles. Cette distribution d'étreunes achevée, la troupe joyeuse fit un tel tapage, que Joséphine se vit forcée de leur laisser le champ libre, et de se retirer dans la chambre voisine, mais à peine fut-elle partie que des discussions s'élèvèrent de toutes parts.

Les petits garçons avaient décidé à l'unanimité qu'on *jouerait à la guerre*, et voulaient enrôler de force les petites filles. Celles-ci s'y étaient opposées en masse ; quelquesunes même avaient protesté hautement contre cette espèce de violence, lorsque le jeune Achille Zaluski (fils d'un général polonais naturalisé français, pour lequel Napoléon avait la plus grande estime,) qui, de sa propre autorité, s'était élu chef de la troupe, décida que celles des petites filles qui s'étaient montrées les plus récalcitrantes, allaient être provisoirement renfermées dans la citadelle, pour y rester jusqu'à ce qu'elles consentissent à obéir à ce nouveau mode de conscription, en venant se ranger sous les drapeaux. Or, la citadelle désignée n'était autre que le délicieux boudoir de l'impératrice, éclairé par une fenêtre formée d'une seule glace.

Il fut question un moment d'improviser un *conseil de guerre*, de juger et même de *fusiller* la petite Emma, qui, à ce qu'il paraît, s'était mise à la tête de l'opposition, lorsque, fort heureusement pour elle, madame de la Rochefoucault vint interposer son autorité, et menacer M. Achille de ne lui donner que *du pain sec au goûter*, s'il voulait s'opposer à ce que les petites demoiselles jouassent, entre elles, comme bon leur semblerait ; et dans la crainte qu'elles ne fussent encore inquiétées, elles les fit toutes passer dans la *citadelle*. Une fois ces enfants séparés, il n'y eut plus de contestation ; mais en revanche, il se fit double tapage.

En entendant ces joyeux rires, Joséphine paraissait enchantée ; mais Napoléon, qui était arrivé à Saint-Cloud, sur ces entrefaites, pour travailler plus librement, et dont le cabinet était situé positivement au-dessous du petit salon, monta chez sa femme, et lui demanda d'un ton moitié gai, moitié sérieux, la cause du bruit qui se faisait au-dessus de sa tête ; celle-ci le lui dit.

—Tu devrais bien, reprit-il, distribuer tes étreunes lorsque je n'y suis pas. Je vais aller moi-même prier tes petits invités de faire moins de vacarme, et s'ils continuent....

—Laisse donc ces pauvres enfants s'amuser, ajouta Joséphine ; ils *jouent à la guerre*. Est-ce que tu ne fais pas plus de bruit qu'eux, toi ? S'ils te voient, tu les effrayeras ; je vais envoyer quelqu'un qui saura bien les contenir.

—Ah ! ils jouent à la guerre !.... répeta Napoléon en souriant ; cela doit être drôle ; je ne serais pas fâché de voir comment ils s'y prennent.

Et, marchant sur la pointe des pieds, l'empereur arrive à la porte du salon. Il écoute un moment et ne distingue que ces mots : *En avant !... fonçons !... Je l'ai tué ! Ce n'est pas vrai !... Si !... Tiens !... Mort !...* Puis des pleurs se mêlent à des cris immodes, à des éclats de voix retentissants. Alors Napoléon tourne doucement le bouton de la porte et se montre :

—Eh bien ! qu'est-ce que cela ? dit-il d'un ton sévère ; on pleure ici ?

À ces mots, la petite troupe lève la tête, les armes

s'abaissent, tous restent immobiles de surprise et de crainte. L'empereur promène ses regards sur cette réunion de *petits diables tous plus gentils les uns que les autres* ; il ne peut s'empêcher de sourire, en remarquant la façon grotesque dont chacun d'eux s'est accoutré : celui-ci s'est fait, avec une feuille de papier, un chapeau à trois cornes sur lequel, à défaut de coquille, il a attaché un énorme macaron ; celui-là a placé sa petite veste sur une de ses épaules pour mieux figurer le dolman (veste de hussard) d'un hussard ; un autre, le petit Adolphe, s'est dessiné une paire de moisiaches avec de l'encre de Chine, et de la palatine (sorcière en forme de fiche,) d'une petite fille s'est fait une ceinture dans laquelle il a passé un plioir (couteau de bois,) de nacre de perle en guise de poignard : ses manches sont retroussées jusqu'au coude ; il tient un pistolet de chaque main. Sous ce déguisement, M. Adolphe a une mine si espiègle que Napoléon s'est assis pour le regarder plus à son aise ; il lui fait signe de venir à lui, et, le plaçant entre ses deux jambes :

—Comment vous appelez-vous, monsieur le rodomont ? lui demanda-t-il en tâchant de garder son sérieux.

—Je m'appelle Adolphe.

—Je parie que c'est vous qui avez crié le plus fort tout à l'heure ?

—Dame ! aussi, c'est Achille qui ne veut jamais que je sois le général : c'est toujours lui qui l'est !

—Ce n'est pas juste : chacun doit l'être à son tour. Et où est ce M. Achille ?

—Le voici là-bas ; c'est celui qui a une cuirasse.

Et Adolphe, en se retournant, avait désigné du doigt à l'empereur un petit garçon, un peu plus grand que lui, qui s'était fait une espèce d'armure d'un livre de musique sur lequel brillait, en sautoir, une étoile de sucre candi.

—Ah ! ah ! comme Napoléon, je vais lui parler à ce M. Achille, qui s'érige ici en maître.

Et donnant une petite tape sur la joue d'Adolphe, l'empereur le laisse aller, et appelle M. Achille. Celui-ci accourt en gambadant, et, d'un seul bond, vient se placer à califourchon sur les genoux de Napoléon, qui lui dit aussitôt :

—Comment s'appelle votre papa, M. Achille ?

—Il s'appelle le général Zaluski.

A ce nom, la physionomie de l'empereur s'anime, ses yeux deviennent brillants, il attire l'enfant plus près de lui, et, le regardant avec tendresse :

—Zaluski, dis-tu ; mais c'est un de mes bons amis, c'est un brave !... Et toi, qu'est-ce que tu veux être un jour ?

—Moi ? je veux être comme papa ; je veux avoir deux grosses épaulettes en or, avec un grand sabre qui coupe bien.

—Diable !... Et qu'en ferais-tu ?

—Je tuerais tous les ennemis !

—Vraiment ! Mais j'espére bien que d'ici là nous n'en aurons plus.

—Et puis, ajoute l'enfant, je veux avoir autour du cou un beau ruban rouge, comme papa, avec une belle croix d'honneur bien grande ; c'est joli ça !... mais pas comme celle-là.

En parlant ainsi, Achille arrache l'étoile de sucre candi qu'il a sur la poitrine, et la fait craquer sous ses dents.

—Ceci est autre chose, reprend l'empereur ; tu vas un peu vite en besogne. Quel âge as-tu maintenant ?

—J'aurai neuf ans le jour de la fête de maman.

—Eh bien ! dans une vingtaine d'années d'ici !...